



ARTICLES, DÉBAT, MÉTHODE

## L'EXPANSION DE LA BIBLIOGRAPHIE PAR MICHAEL K. BUCKLAND : PIERRE-CHIEN, ANTILOPE ET PREUVES

09/10/2018 MICHAELBUCKLAND LAISSER UN COMMENTAIRE

*Michael K. Buckland est professeur émérite à la School of Information de l'Université californienne de Berkeley, et codirecteur de l'[Electronic Cultural Atlas](#). L'expérience professionnelle de M. Buckland en tant que bibliothécaire et ses travaux sur les services d'information, en particulier la bibliographie, la conception des services en bibliothèques et le soutien à la recherche en ligne, se reflètent dans trois ouvrages: *Library Services in Theory and Context*, (2e éd., Pergamon, 1988), *Information and Information Systems* (Praeger, 1991) et *Redesigning Library Services* (ALA, 1992). Il a également écrit de nombreux articles sur l'histoire des services d'information, notamment une biographie sur le créateur du premier moteur de recherche électronique : Emanuel Goldberg and his knowledge machine (*Libraries Unlimited*, 2006). Dans son dernier livre, *Information and Society*, paru en 2017 chez MIT*

*Press, il nous livre une synthèse très concise de ce domaine complexe.*

## Remerciements

Ce texte, [traduit de l'anglais](#), est le fruit d'une version légèrement révisée d'une [conférence présentée le 16 mai 2018](#) lors d'une visite à l'École nationale supérieure des sciences de l'information et des bibliothèques (Enssib) à Lyon (Buckland 2018). Je remercie l'Enssib et le Professeur Pascal Robert pour leur hospitalité.



[Télécharger la version PDF](#)

### Résumé

**Des techniques bibliographiques permettant un accès sophistiqué aux publications imprimées ont été élaborées il y a longtemps. L'accès à d'autres médias a été plus lent à se développer. Deux anomalies qui concernent la portée de la bibliographie sont examinées ici. Donald F. McKenzie écrivait que la bibliographie devrait être étendue à toutes les autres formes de médias, par exemple des paysages importants sur le plan culturel, ou une pierre légendaire. La bibliothécaire Suzanne Briet et son élève Robert Pagès ont soutenu de leur côté, qu'un animal dans une cage pouvait aussi être un document. Ces exemples sont examinés en relation avec l'histoire et la théorie de la bibliographie, la relation entre les bibliographies et d'autres ouvrages de référence. On en conclut que pour certains domaines de la bibliographie, ces exemples ne sont pas pertinents. Mais ces exemples remettent en cause la limitation de la bibliographie aux documents imprimés.**

## Introduction

En 1892, Paul Otlet publie son premier article sur la bibliographie, intitulé « Un peu de bibliographie ». Dans cet essai, il pointe du doigt les insuffisances de la bibliographie de l'époque. Il débute ainsi :

*La débauche de productions de toutes sortes à laquelle donne lieu de nos jours la culture des sciences dites morales, sociales et politiques, n'est pas sans effrayer ceux qui se préoccupent de la qualité plutôt que de la quantité (Otlet 1891-92, 254).*

Otlet présentait la vision de ce qu'il pensait être nécessaire. Cette vision est ensuite devenue le travail de sa vie. Notre objectif est plus limité. Nous nous penchons sur deux anomalies qui visent la portée de la bibliographie. Ce sont deux cas dans lesquels des bibliographes très respectés ont affirmé que la bibliographie ne devrait pas s'étendre qu'aux seuls matériaux imprimés : il s'agit de l'exemple de Donald F. McKenzie sur la pierre de Gnoilya Tmerga et de l'antilope de Suzanne Briet dans un zoo. Ce sont des exemples intrigants. Dans chacun des cas, les auteurs apportent une justification. Cependant, ces suggestions semblent plutôt étranges, voire absurdes. Les deux propositions sont largement connues depuis plus de trente ans, et pourtant il manque toujours des propositions pratiques pour les intégrer à la bibliographie.

## Donald McKenzie et la pierre de Gnoilya Tmerga

Le néo-Zélandais Donald F. McKenzie (1931-1999) avait des références irréprochables en bibliographie historique. En 1985, il est intervenu au 1er cycle de conférences « Panizzi » à la British Library. Sa conférence s'intitulait « Bibliography and the sociology of texts » (Bibliographie et sociologie des textes, McKenzie 1999). Il soutenait que la bibliographie était comprise de manière trop étroite. En adoptant un sens très large du mot « texte », il affirmait la nécessité d'étendre son champ d'application à d'autres formes de texte que celles imprimées sur papier. Les textes, écrit-il, « comprennent des données verbales, visuelles, orales et numériques, sous forme de cartes, de matériaux imprimés, de musique, d'archives de sons enregistrés, de films, de vidéos et de toute information stockée sur ordinateur... On ne peut pas échapper au défi que ces nouvelles formes ont créé » (p. 13).

Pour illustrer son argument, il cite une pierre située dans le centre de l'Australie qui est liée à une ancienne légende aborigène sur l'histoire d'un chien, dont le territoire est convoité par un autre. Dans la légende, les chiens se battent pour une femelle. Le premier chien tue son agresseur, mais il en sort grièvement blessé. Il se couche alors et se transforme en pierre. En la frottant d'une certaine façon, la pierre a le pouvoir de rendre féroces les autres chiens. Cette histoire illustre l'association étroite du paysage naturelle avec la culture aborigène. McKenzie déclare : « ... le paysage a une fonction textuelle. [...] C'est le pouvoir narratif de la terre, son statut textuel, qui soutient désormais une structure politique dédiée à la préservation tardive des textes qui constituent une culture. [...] L'argument selon lequel un rocher de

l'Arunta est un texte susceptible d'être soumis à l'exposition bibliographique n'est absurde que si l'on songe à disposer ces pierres sur une étagère et à les étiqueter » (1999, 41 ; cf Grenersen, Kemi & Nilsen 2016).

Le défi est d'autant plus urgent que le statut culturel du paysage est la principale défense contre les projets immobiliers qui empiètent sur le patrimoine culturel traditionnel. Avec l'expansion de la ville d'Alice Springs, [la pierre de Gnoilya Tmerga](#) se trouve maintenant entourée par le développement urbain. Elle est située maintenant à Railway Terrace, près d'une pizzeria (Mparntwe 2004).

## L'antilope de Suzanne Briet

Suzanne Briet (1894-1989) était une bibliothécaire française éminente qui a créé et géré la salle de référence et de bibliographie de la Bibliothèque nationale de France. Elle était un chef de file reconnu dans le mouvement de la documentation qui militait pour le développement de bibliothèques et de centres d'information spécialisés. En 1951, elle publia un manifeste, *Qu'est-ce que la documentation ?*, (Briet 1951), qui a eu peu d'écho jusque dans les années 1990. Une traduction anglaise, *What is documentation ?*, est parue en 2006 avec l'ajout de commentaires et d'un contexte biographique (Briet 2006).

Briet cite, en l'approuvant, une déclaration d'un bibliographe inconnu selon lequel « un document est une preuve à l'appui d'un fait ». Le passage le plus connu définit ce qui peut ou non être considéré comme un document :

*Une étoile est-elle un document ? Un galet roulé par un torrent est-il un document ? Un animal vivant est-il un document ? Non. Mais sont des documents les photographies et les catalogues d'étoiles, les pierres d'un musée de minéralogie, les animaux catalogués et exposés dans un zoo (Briet 1951, 7).*

Briet poursuit en prenant l'exemple d'une antilope. Une antilope sauvage en liberté en Afrique n'est pas un document. Mais une fois capturée, située dans une taxonomie, placée dans un zoo et examinée, elle est transformée en document. Briet fournit peu d'explications ou de justifications à ses affirmations (Buckland 1997 ; à paraître).

Le manque d'explication de Briet ajoute de l'intérêt au travail de Robert Pagès (1919-2007). Dans sa jeunesse, Pagès est un militant anarchiste clandestin sous le pseudonyme de Rodion. Plus tard, il devient un éminent spécialiste de la psychologie sociale. Entre ces deux carrières, il s'inscrit comme étudiant au programme de formation professionnelle à la documentation fondé par Suzanne Briet au Conservatoire National des Arts et Métiers de Paris. En 1951, ce programme deviendra l'Institut National des Techniques de Documentation. Pagès devient alors l'un des étudiants de Briet. En 1947, il termine une thèse intitulée « Transformations documentaires et milieu culturel », publiée en 1948 sous la forme d'un article. L'article traite d'un gorille en cage, du chapeau

de Napoléon et d'une momie égyptienne qui ne sont pas identifiés comme des exemples de documents. Il évoque non seulement de nombreuses idées qu'on retrouve plus tard dans le manifeste de Briet, mais il donne également plus d'arguments (Pagès 1948 ; Buckland 2017).

## Petite histoire du mot « bibliographie »

Le mot *bibliographie* vient du grec et signifie littéralement écriture de livres. Dans la Grèce antique et en Europe jusqu'au XVIIe siècle, *bibliographie* signifiait l'écriture de textes sur papyrus, sur parchemin, et plus tard sur papier. Cependant, au dix-septième siècle, un sens nouveau et différent commence à émerger : l'écriture à *propos* des livres. On trouve la première occurrence de *bibliographie* utilisée dans le sens de description des livres dans un texte d'une abbaye bénédictine à Paris écrit vers 1620. Les règles de l'abbaye stipulaient que la bibliothèque devait être gérée par un moine spécialisé dans l'érudition et la bibliographie : *Bibliotheca praeficiatur frater aliquis in scientiis et bibliographia versatus* (Nestler 2005, 5). La première utilisation de *bibliographie* dans cette acception semble apparaître chez Gabriel Naudé en 1633 dans le titre d'une revue de littérature, *Bibliographia politica*. Peu à peu cette nouvelle acception du terme *bibliographie* s'est entièrement substituée à la première (Balsamo 1990 ; Blum 1980 ; Nestler 2005).

Gabriel Naudé (1600-1653) était bibliothécaire. À cette époque, *bibliothécaire* renvoyait à une position et non à une profession. C'était l'ère du « bibliothécaire érudit », quand l'érudition personnelle du savant et sa familiarité avec la collection lui assuraient un rang d'intellectuel. Le bibliothécaire érudit était quelqu'un qui connaissait l'histoire des publications, l'*historia litteraria*. Quelle que soit la taille de la bibliothèque, cela exigeait d'avoir une certaine érudition. L'entrée « Bibliothécaire » dans la célèbre encyclopédie de Diderot et d'Alembert indique :

*Bibliothécaire. ... Il y a peu de fonctions littéraires qui demandent autant de talents. Celle de bibliothécaire d'une grande bibliothèque, telle, par exemple, que celle du Roi, suppose la connoissance des langues anciennes & modernes, celle des livres, des éditions, & de tout ce qui a rapport à l'histoire des Lettres, au commerce de la Librairie, & à l'Art typographique. (Encyclopédie 1752, 228)*

Cependant, le rôle du bibliothécaire érudit est problématique. Chaque humain a une capacité limitée et l'organisation d'une bibliothèque est en péril si cet expert perd la mémoire, meurt ou part dans une autre bibliothèque. Ces limitations se sont accentuées avec l'accroissement des connaissances, l'augmentation régulière du nombre des publications et la taille des collections des bibliothèques. C'est précisément dans le but de réduire cette dépendance à l'érudition du bibliothécaire que Martin Schrettinger, Melvil Dewey et d'autres auteurs ont élaboré des catalogues, des classifications et d'autres aides bibliographiques pour permettre aux lecteurs et au personnel des bibliothèques de trouver ce qu'ils cherchent. (Buckland 2017b).

En 1892, la Société Bibliographique est fondée à Londres. Dans son discours inaugural, le président fondateur, Walter Arthur Copinger (1847-1910), se félicite avec enthousiasme de l'avancée de la « bibliographie intellectuelle » (l'accès aux idées) et de la « bibliographie matérielle » (l'étude matérielle des livres) (Copinger 1893). Les membres de cette Société choisissent de se concentrer sur la bibliographie matérielle, mais d'autres, ailleurs, investissent le champ de la bibliographie intellectuelle. Paul Otlet et Henri LaFontaine créent l'Institut international de bibliographie à Bruxelles. Herbert Field crée le *Concilium Bibliographicum* à Zurich, la Royal Society de son côté s'efforce de produire un catalogue de la littérature scientifique, et d'autres nombreuses initiatives sont lancées (Burke 2014). Un âge d'or de la bibliographie a commencé.

## De nombreuses variétés de bibliographie

Le terme « bibliographie » est ambigu. Il peut s'agir d'une activité ou d'un produit. Les experts s'accordent sur le fait que le produit – une bibliographie – est une liste, bien qu'une liste puisse avoir une structure très complexe. Mais d'un autre côté, ces mêmes experts sont beaucoup moins d'accord pour définir ce que la bibliographie désigne comme activité. En plus de produire des listes de tous ordres, il existe diverses activités bibliographiques répertoriées sous différents noms, parmi lesquelles la bibliographie analytique, descriptive, énumérative, historique, intellectuelle, matérielle, thématique, systématique et textuelle.

Georg Schneider (1876-1960), une autorité de premier plan au niveau de la théorie et de la pratique de la bibliographie, conclut que, bien que les activités associées à la bibliographie soient très variées, il y en existe trois principales (Nestler 2005, 2) :

### 1. L'étude des livres eux-mêmes.

Cela a parfois été défini de manière très stricte, en particulier par les fondateurs de la « Nouvelle Bibliographie » membres de la Société Bibliographique. W.W. Greg, par exemple, a même exclu la reliure d'un livre du champ de la bibliographie. C'est cette étroitesse que McKenzie dénonçait dans sa conférence. Lui et d'autres, y compris des chercheurs français réputés en « histoire du livre », ont attiré l'attention sur le contexte social, tel qu'on le voit maintenant par exemple dans les activités de la Society for the History of Authorship, Reading and Publishing.

### 2. Une aide pratique pour les universitaires : création et utilisation de listes bibliographiques.

### 3. La relation entre les textes imprimés et la connaissance.

Un exemple est Gilbert Varet, *Bibliographie et savoir : Introduction théorique à la bibliographie* (1956).

## Domaines d'expansion de la bibliographie

Il y a beaucoup de travaux en cours, qui peuvent être divisés en trois domaines :

- i. Méthodes techniques : Utilisation de cartes, d'ordinateurs, de normes, etc.
- ii. Extension à des médias supplémentaires, parfois avec des noms distinctifs, tels que la discographie et la filmographie ;
- iii. Théorie de la bibliographie : L'examen de la nature de la bibliographie en tant qu'activité.

Les deux premiers sont largement étudiés. Notre but est d'examiner le troisième. On identifie quatre problèmes :

- La bibliographie qui dépasse le cadre des livres imprimés. Comment les principes de la bibliographie peuvent-ils être étendus de manière transparente sans créer des initiatives complètement à part telles que l'illustrent par exemple le champ de la discographie et de la filmographie ? ;
- L'accès aux preuves, plutôt qu'aux livres ou aux textes. Rappelons la déclaration du bibliographe de Briet ci-dessus, selon laquelle « un document est une preuve à l'appui d'un fait » ;
- le statut du texte et du récit par rapport à la bibliographie ;
- Les bibliographies en tant que type d'ouvrage de référence.

## Problèmes d'ordre méthodologique

Il existe un bon adage français : Reculer pour mieux sauter ! Pour théoriser la bibliographie, il faut remonter très loin. Voici les points que nous devons soulever :

1. Distinguer les noms et les choses. Des individus comme Conrad Gesner (1516-1565) faisaient des bibliographies avant qu'elles ne s'appellent bibliographies.
2. La terminologie n'est pas stable. Comme déjà noté, le terme *bibliographie* a déjà considérablement changé quant à sa finalité, son processus et son support.
3. Un langage figuratif très commun et trompeur. Par exemple, nous parlons métaphoriquement de documents « porteurs » de sens.
4. On trouve régulièrement dans les problématiques culturelles et sociales qu'il existe un continuum de cas intermédiaires, sans frontières claires qui les séparent et ce même lorsque les types sont clairement différents. Par exemple, un dictionnaire standard est clairement différent d'une encyclopédie standard, mais il existe un continuum de formes

intermédiaires entre un dictionnaire et une encyclopédie (McArthur 1986).

5. Les définitions sont intrinsèquement problématiques et ne fonctionnent pas bien dans les domaines liés à la culture et au comportement social, tels que la bibliographie et les sciences de l'information. Freer (1954) a répertorié cinquante définitions de *bibliographie*. De même pour les sciences de l'information, il suffit de voir les nombreuses tentatives pour en définir *la pertinence*. La leçon à tirer est que les définitions sont intrinsèquement insatisfaisantes dans certains contextes. Utiliser des outils qui ne fonctionnent pas va à l'encontre des principes de l'érudition. Les descriptions sont préférables, car elles permettent le chevauchement et l'absence de limites bien définies. L'historien Marc Bloch a dénoncé les définitions. Il a refusé de définir *l'histoire* :

*Il ne définit pas l'histoire. Parce que toute définition est prison. Et que les sciences, comme les hommes, ont avant tout besoin de liberté. [...] Définir, mais n'est-ce point brimer ? [...] A bas les cloisons et les étiquettes ! C'est la frontière, un pied en deçà, un pied au-delà, que l'historien doit travailler librement, utilement (Febvre 1953, 424-425).*

6. De même, la comparaison est utile, mais il convient de résister à une tendance naturelle à formuler des dichotomies.

## **Documents : uniquement les livres imprimés ?**

La question centrale dans nos deux cas – le chien qui s'est transformé en pierre et l'antilope – est la relation qu'ils ont avec la bibliographie. Cette question est au cœur des débats sur le statut des « documents ». Deux exemples peuvent illustrer le problème.

L'éminente bibliographe française Louise-Noëlle Malclès (1899-1977) a adopté une ligne tranchée dans ses manuels. Par exemple, dans son ouvrage *Les sources du travail bibliographique*, elle déclare : « Nous emploierons 'bibliographie' pour le texte imprimé seul ou toute reproduction assimilée ». (Malclès 1950, I, 3). Sa conception de la bibliographie limitée aux livres imprimés est cependant pragmatique. C'est un moyen commode et judicieux d'inclure les textes imprimés, à l'exclusion des textes manuscrits.

En revanche, l'historien Lucien Febvre s'est réjoui d'inclure au rang de document tout élément de preuve significatif, même le pollen préhistorique :

*Dans les marais bourbeux du Nord, il y a des millénaires, le pollen des arbres forestiers est tombé. Un Gradmann... l'examinant au microscope, en tire le fondement de ces études... de peuplement antique, que la science de l'habitat humain doit s'avouer impuissante à mener à bien – même en ajoutant aux données des textes l'étude des noms de lieux ou*



*celle des vestiges archéologiques. Un document d'histoire, ce pollen millénaire. L'Histoire fait son miel avec lui (Febvre 1934, 103).*

Lucien Febvre était un historien plutôt qu'un bibliographe. Avec Marc Bloch, il a dirigé l'*École des Annales*. Mais il convient de remarquer que les historiens de l'*École des Annales* avaient une vision des documents qui semble se rapprocher de celle de Briet et Pagès.

La question de savoir ce qui constitue un document peut être illustrée par une entrée dans un dictionnaire de science de l'information et de documentation :

*Document. Support d'information enregistrée à titre permanent et susceptible d'être classé et consulté... et éventuellement reproduit. Un document est ce qui enseigne, renseigne, permet de démontrer et qui donc fait office de preuve ou de titre (Lamizet & Selem 1997, 200).*

Notez la forme booléenne de cette définition. Deux éléments différents sont stipulés, une condition matérielle et une condition fonctionnelle. On peut se demander ce qu'il adviendrait si l'on se passait du premier élément. Nous nous retrouverions avec une définition fonctionnelle sans forme matérielle spécifiée : un objet qui « enseigne, renseigne, permet de démontrer et qui donc fait office de preuve ou de titre ». S'agit-il toujours d'un *document* ? Si non, alors comment nommer cet objet ? Et une liste de ces derniers est-elle encore une bibliographie ? De plus, si nous nous intéressons aux preuves, que se passe-t-il si nous n'exigeons pas qu'un objet ait un enregistrement permanent ?

## **Données et documents**

Les données sont souvent perçues comme différentes des autres enregistrements. Jonathan Furner livre une excellente analyse où il conclut : « un ensemble de données est constitué de documents ; et l'ensemble de données est un type de document » (Furner 2016, 287). La gestion des données peut être considérée comme une forme de bibliographie (Buckland 2011).

## **Documents graphiques et non graphiques**

L'accent mis exclusivement sur les textes imprimés entraîne l'exclusion des diagrammes, dessins et autres images s'ils ne figurent pas dans le livre imprimé. Certains auteurs, notamment Jesse H. Shera, ont cherché à relativiser cette perte en élargissant la portée de la bibliographie et inclure ces catégories d'œuvres expressives sous le terme de *notices graphiques*. L'expression *notices expressives* est peut-être plus appropriée. Paul Otlet est connu pour avoir étendu cette catégorie à la sculpture en tant que document tridimensionnel. Néanmoins, l'extension de la notion de documents à des notices graphiques reste une position conservatrice par rapport à la position sémiotique ou phénoménologique de Briet, Pagès et des historiens de l'*École des Annales*.

## Documents initiaux et dérivés

Briet distingue dans son manifeste un document initial de ses documents dérivés. Elle soutient que les articles, conférences, actualités et autres matériaux *sur* l'antilope en sont dérivés. L'antilope, au contraire, est simplement elle-même, un document initial. (Briet 1951, 8; 2006, 11). Pagès avait déjà développé cette position plus en détail, et utilisé le terme *auto-document* pour un objet qui est simplement et uniquement illustratif de lui-même. Ses exemples sont le chapeau de Napoléon et une météorite unique. Un document descriptif décrivant l'un ou l'autre est secondaire ou dérivé (Pagès 1948, 60).

Cette utilisation de la distinction entre documents initiaux et dérivés est remarquable de deux manières : premièrement, c'est l'usage dans la taxonomie biologique. L'établissement d'une nouvelle espèce nécessite un spécimen initial spécifique (un holotype), un document secondaire le décrivant et un nom correctement formé. Deuxièmement, la relation entre le document dérivé et le document initial met l'accent sur la provenance et la preuve. Les « fake news » se caractérisent par l'absence de document initial.

## Objets particuliers et spécimens

Pagès articule la description des documents initiaux et dérivés à une distinction supplémentaire entre les objets particuliers uniques et les spécimens pouvant être considérés comme représentatifs d'un type (Pagès 1948, 60). Son analyse semble plutôt arbitraire. Il considère un gorille en cage et une momie égyptienne non identifiée comme des spécimens. Ils sont, selon lui, considérés comme représentant respectivement les gorilles et les momies égyptiennes. En revanche, le chapeau de Napoléon et une météorite unique sont traités comme des objets particuliers uniques. Un traitement plus satisfaisant consisterait à dire que c'est une question de perspective. Tout objet matériel peut être considéré comme un objet particulier unique. Il est certain que tout gorille ou tout égyptien momifié est ou était une personne unique, qu'ils soient ou non considérés comme des spécimens de leur type. Dans l'autre sens, il suffit de peu d'imagination pour considérer tout objet ou personne particuliers comme un spécimen d'un certain type. Le chapeau de Napoléon, même s'il n'en avait qu'un, est un spécimen des coiffes françaises de l'époque, et c'est aussi un spécimen des vêtements de Napoléon.

Tout détail descriptif appliqué à un objet unique en fait un spécimen de l'ensemble des objets associé à ce détail descriptif. Les systèmes de sélection et de récupération fonctionnent sur la base des descriptions attribuées (métadonnées). Ainsi, à proprement parler, ils ne peuvent récupérer que des spécimens de l'ensemble qui a été spécifié. Une fois récupéré, tout spécimen peut également être considéré comme un particulier unique.

## Le rôle croissant des documents

Le rôle des documents a augmenté et va continuer à augmenter. Il y a à cela trois raisons :

1. Le développement social et économique a été caractérisé par une division du travail. La division du travail dépend de la collaboration. Une collaboration efficace dépend de la communication, qui peut être directe, mais qui tend à être de plus en plus indirecte, par le biais des documents (Buckland 2017c).

2. Les nouvelles technologies donnent naissance à de nouveaux médias et à de nouvelles formes de documents. Au lieu d'une expérience personnelle directe, nous pouvons avoir indirectement une « quasi-expérience » avec une représentation par la radio, un film ou d'autres médias.

3. La « documentification » généralisée des situations ordinaires, comme on le voit dans le tourisme. Par exemple, un village comme Rocamadour est présenté comme étant beaucoup plus qu'un simple village. Il devient une illustration éducative vivante du passé médiéval français qui mérite une visite et génère une expérience éducative. À travers le tourisme et d'autres moyens, de nouvelles expériences sont créées (Pagès 1948).

## Connaître et croire

Descartes et d'autres ont distingué et confronté l'expérience vécue et l'héritage livresque. Cela soulève des questions importantes sur la question de savoir quel récit croire. Que devons-nous faire de telles « connaissances de seconde main » ? (Wilson 1983 ; Tricot, Sahut et Lemarié 2016 ; Sahut & Tricot 2017).

Il y a aussi la difficulté à donner un sens à notre propre expérience ou aux récits des autres. C'est un domaine dans lequel Briet a cité Pagès, qui a écrit un livre et un roman sur ce thème (Pagès 1962, 1964), pour sa perspicacité. Sur ce terrain, nos préférences jouent un grand rôle. Si nous avons envie de croire quelque chose – « Puis-je le croire ? » – nous sommes susceptibles d'exiger peu ou pas de preuves, et même de ne pas tenir compte des preuves du contraire. Si nous ne voulons pas y croire – « Dois-je le croire ? » – nous sommes susceptibles de demander plus de preuves, et peut-être qu'aucune preuve ne suffira. (Ditto & Lopez 1992 ; Loewenstein 2006)

Le romancier James Michener a écrit une autobiographie. Il y décrit comment il s'amusait quand il était jeune en se faisant passer pour un diseur de bonne aventure. Il a découvert que s'il inventait de nombreuses choses sur une personne, très peu d'entre elles étaient justes, mais que celles qui l'étaient focalisaient l'attention de la personne à laquelle il faisait la prédiction. Il a fini par abandonner la voyance quand il a constaté que les gens voulaient généralement croire aux fausses prédictions et qu'ils faisaient parfois des efforts extraordinaires pour que la prophétie se réalise (Michener 1992, 403-411).

Nous avons déjà noté que Briet approuvait l'affirmation d'après laquelle « un document est une preuve à l'appui d'un fait ». Il existe deux mots pour dire *preuve* en anglais : *proof* et *evidence*. *Proof* semble avoir un sens plus fort et plus restreint que le mot *preuve* en français. Que ce soit le cas ou non, cette affirmation semble trop restrictive et, au moins en anglais, on pourrait préférer un sens plus inclusif de la preuve (« *evidence* » en anglais), comme étant ce qui « rend évident » (cf. Frohmann 2012).

## « Documentification »

L'utilisation délibérée de documents pour influencer les croyances et les comportements a été abordée par Pagès (1948). Il commence par la dichotomie entre l'expérience vécue et l'héritage livresque, qu'il associe à Descartes et à d'autres. Mais, soutient-il, cette séparation se voit de moins en moins justifiée, en particulier aux XIXe et XXe siècles, avec l'apparition de formes intermédiaires de preuves. La popularité croissante des expériences scientifiques peut être considérée comme la création artificielle d'expériences. Les nouvelles technologies des médias, telles que l'impression, la photographie, le cinéma, la radio et la télévision, ont été de plus en plus utilisées. Elles ont également créé de nouvelles expériences réalistes (des « expériences originales perceptives presque intégrales »). Ce n'est pas simplement la capacité de reproduction de ces nouvelles technologies des médias à générer des documents supplémentaires, mais la capacité à créer des expériences nouvelles et différentes en composant des collages et des séquences (« symbolismes combinatoires »). Le cinéma illustre très bien ces possibilités.

Dans le même temps, selon Pagès, la montée en puissance de l'État-nation et du développement des technologies a conduit partout à une société de plus en plus totalitaire. La production de masse dans les usines, la consommation de masse guidée par un marketing habile dans les médias, l'essor de partis politiques puissants et influents, la conscription militaire et la guerre totale ont transformé la société. Le pouvoir de plus en plus suggestif des médias et la multiplication des expériences par procuration présentées à la radio, au cinéma et à la télévision brouillent la distinction entre expérience vécue et connaissance de seconde main. Le marketing de masse, les musées, les expositions et l'industrie du tourisme ont rendu les objets du quotidien culturellement significatifs. L'effet cumulatif a été de combler l'espace entre l'expérience vécue et l'apprentissage par les livres. La distinction entre deux est devenue de plus en plus floue. La dichotomie document-expérience est devenue un continuum. Ce qui s'est passé depuis 1948, notamment l'essor des médias sociaux, valide l'analyse de Pagès.

En outre, l'augmentation du nombre de médias a également réduit le statut prééminent du mot imprimé. L'impression d'un document sur papier ou non est devenue de moins en moins pertinente. Cela, à son tour, remet en question le fait de privilégier les matériaux imprimés quand on veut donner accès à la preuve.

## Texte et récit

Le chien qui s'est transformé en pierre compte en raison du récit qui lui est associé. Le même genre d'association se produit avec les souvenirs. Dans ma maison, j'ai une coquille de mollusque. Elle ressemble plutôt à une grosse coquille d'huître. En mars 1972, ma famille et moi avons déménagé d'Angleterre pour aller habiter dans l'Indiana aux États-Unis. Peu de temps après notre arrivée, nous sommes allés pique-niquer dans un joli parc au bord de la rivière Wabash, où j'ai ramassé ce coquillage. Je ne sais pas de quelle espèce il s'agit, et ce n'est pas un objet élégant. La raison pour laquelle je le garde depuis plus de quarante ans est qu'il me rappelle un événement heureux qui a marqué une étape importante dans nos vies. C'est un souvenir. Son importance et sa signification pour moi résident dans le récit qui lui est associé. Il documente un de mes

souvenirs heureux. Il a une signification particulière et personnelle pour moi, qu'il n'a pas pour d'autres.

Les lieux deviennent des sites de patrimoine culturel en raison des récits qui leur sont associés. Un exemple frappant est Massada en Israël. Massada est un plateau rocheux isolé dans le désert de Judée, qui surplombe la mer Morte. C'est un site spectaculaire avec un sommet entouré de pentes abruptes. Hérode le Grand y a construit un palais et des fortifications. Flavius Josèphe a décrit comment 960 rebelles opposés à la domination romaine s'y sont réfugiés et ont commis un suicide collectif plutôt que d'être capturés par l'armée romaine qui les assiégeait. Massada et l'histoire qui lui est associée ont été utilisées pour en faire un récit héroïque et inspirer la loyauté envers le nouvel État d'Israël. Il a été utilisé, par exemple, comme un lieu d'intronisation dans l'armée pour les nouveaux soldats. Ce que l'on sait moins, c'est que les preuves archéologiques ne soutiennent pas, et semblent même contredire, l'histoire du massacre racontée par Josèphe (Ben-Yehuda 1995).

La construction cognitive du sens génère des récits autour de tout ce en quoi on a un intérêt. Les perceptions à propos des livres ne découlent pas nécessairement de leur lecture. On associe *Mein Kampf*, la constitution des USA, le Coran et d'autres documents célèbres, à des récits même si on ne les a jamais lus. Et si la lecture n'est pas nécessaire au sens, pourquoi limiter la bibliographie aux textes, à moins bien sûr que ce soit le texte lui-même qui soit digne d'intérêt, comme dans le cas de l'étude textuelle.

## **Théorie bibliographique : des bases**

L'acte bibliographique de base est de mentionner un document, et une liste de ces mentions est une bibliographie. La mention peut être simplement une allusion, ou inclure une description détaillée. *Refer* (faire référence) et *reference* (référence) dérivent du verbe latin *ferre*, qui signifie porter, avec le préfixe *re-* qui signifie « qui va en arrière ». *Relate* (relier) et *relation* dérivent du participe passé irrégulier (*latum*) du même verbe. Ils indiquent une référence déjà établie. « *Related* » signifie donc qu'une chose fait référence à une autre. Faire référence ou mentionner n'est pas nécessairement porteur de sens. Cependant, l'utilisation d'un nom et la manière de faire référence tendent à générer du sens.

Le travail bibliographique est généralement considéré comme incluant, représentant, décrivant ou documentant. La copie peut être considérée comme un cas extrême de représentation. La visualisation est une forme avancée de représentation. La description consiste à lister les caractéristiques de ce qui est décrit. Une conséquence naturelle de ce processus est que tous les documents ayant une caractéristique donnée constituent un ensemble. La recherche de cette caractéristique forme cet ensemble.

Une liste d'une ou plusieurs références est une bibliographie, mais les listes se présentent sous de nombreuses autres formes qu'une simple liste. Un récit sur un sujet qui mentionne des documents connexes est un essai bibliographique. Chaque fois qu'un document mentionne un autre document, il devient à cet égard « bibliographique ».

L'énumération est la détermination de ce qui est inclus et une énumération est une liste de notices, ce qui est le sens habituel de la bibliographie. L'étendue des détails descriptifs varie grandement, tout comme les formes de présentation et de visualisation.

## Les six pouvoirs de la bibliographie

*Two kinds of power: An essay on bibliographical power* (1968) de Patrick Wilson est un examen perspicace de la nature de la bibliographie. Il distingue deux types différents de « pouvoir ». Le premier pouvoir est la fourniture de descriptions d'éléments énumérés ; le second est la capacité à exploiter ces descriptions pour sélectionner les meilleurs documents dans un but précis. Plus récemment, les universitaires parlent d'*affordance* plutôt que de *pouvoirs*. On parle généralement des *affordances* au sens figuré. Par exemple, on pourrait dire qu'un ralentisseur sur une route ralentit les voitures. Ce n'est pas littéralement vrai, puisqu'une bosse sur l'asphalte est incapable de faire fonctionner une automobile. On peut plutôt dire que lorsque les automobiles roulent à grande vitesse sur une bosse, les passagers éprouvent de l'inconfort, et la voiture peut être endommagée. En conséquence, les conducteurs choisissent de ralentir lorsqu'ils approchent d'un ralentisseur. On peut penser aux *affordances* comme les conséquences de l'existence de quelque chose. Les *affordances* permettent ou facilitent certaines actions, et en entravent ou en empêchent d'autres. [Ralentisseur : surélévation de chaussée] Ici nous suivons Wilson et utilisons le terme « *pouvoirs* ». Notre objectif est différent du sien et nous avons donc allongé sa liste de deux pouvoirs à six :

1. *Description* : Les descriptions sont utilisées pour informer. Ce pouvoir correspond au pouvoir de description de Wilson.

2. *Désambiguïsation* : Les listes bibliographiques sont censées faire la distinction entre différents éléments qui pourraient sembler identiques. La désambiguïsation est étroitement associée à la description car une méthode courante de désambiguïsation consiste à fournir une description supplémentaire jusqu'à ce que les deux descriptions divergent et révèlent ainsi une différence. Mais la désambiguïsation et la description ne sont pas les mêmes et la désambiguïsation peut être obtenue par d'autres moyens, tels que l'attribution d'un identifiant unique.

3. *Substitution* : Parfois, une notice bibliographique peut remplacer l'original, qui peut ne pas être aisément disponible. Par exemple, on pourrait vouloir vérifier des détails de publication et considérer qu'une notice est suffisamment fiable.

4. *Découverte* : Les bibliographies, y compris le cas particulier des catalogues de bibliothèques, constituent une ressource essentielle pour la recherche et la sélection de documents. Il s'agit du deuxième pouvoir de Wilson.

5. *Relations* : Les descriptions et les références permettent d'établir et d'explorer des relations et les réseaux qu'elles forment.

6. *Des analyses* peuvent être conduites sur tous les éléments ci-dessus. Il y a, par exemple, le domaine quantitatif très développé de l'analyse des

citations. De plus, l'inspection qualitative de la liste de références à la fin d'un document reflète la portée, le contenu et la perspective de ce texte.

## Perspective

La façon dont nous voyons et comprenons toute chose est influencée par notre perspective. La théorie relative à l'information a été fortement influencée par le modèle mathématique de la communication de données développé par Claude Shannon et d'autres, et est connue sous le nom de « Théorie de l'Information ». Ce modèle de fiabilité de la transmission de données a été très important dans certains domaines techniques, mais comme il ne se préoccupe pas du sens, il est peu pertinent pour ce qui nous concerne en matière de connaissance et de compréhension. La transmission implique l'envoi d'un message depuis une source à un destinataire, et peut être représentée comme une ligne dirigée d'une source vers une destination. Par extension, nous pouvons considérer plus largement la communication comme l'envoi de messages diffusés depuis une source vers un nombre quelconque de destinations, qui peuvent être représentées par des points (les sources) avec plusieurs lignes centrifuges rayonnant vers l'extérieur. Cela implique qu'il existe des destinations recevant des lignes d'arrivée (centripètes). Ces modèles ont une certaine utilité, mais pour la situation qui nous concerne, ils sont trompeurs. C'est parce que s'informer est un acte cognitif. Une personne humaine n'est pas un destinataire passif de messages entrants, mais est activement engagée dans la sélection, l'examen et l'interprétation de ces preuves. Cette activité serait mieux représentée par un diagramme montrant des flèches centrifuges rayonnant depuis le centre, que par des flèches centripètes pointant vers elle.

## Résumé des hypothèses théoriques

Nous pouvons résumer ainsi nos hypothèses théoriques :

1. Le sens est construit. Nous adoptons une approche sémiotique.
2. Construire du sens combine preuve et raisonnement.
3. La preuve est perçue et considérée comme signifiant quelque chose.
4. Le sens est inscrit dans un récit. Par exemple, l'observation d'une antilope conduit à rendre compte du comportement des antilopes.
5. Les sens et les récits sont généralement associés à un objet. La pierre-chien en est un exemple. C'est le récit qui leur est associé qui fait de la pierre-chien ou d'un souvenir personnel un élément important. Les livres ne sont pas différents à cet égard.
6. Une référence bibliographique cite un document, et une notice bibliographique décrit un document. Si nous changeons la définition de document, nous changeons le sens de la bibliographie, ou alors nous avons besoin d'un nouveau nom.

## Bibliographies et autres ouvrages de référence dans la pratique

À un niveau plus pratique, si l'on considère une antilope dans un zoo (ou une pierre à laquelle une légende est associée) comme un document, comment construire sa notice ? Le *Chicago Manual of Style* fournit de nombreux détails sur le style bibliographique mais ne donne aucune indication sur la représentation des antilopes. Il existe des règles de catalogage de bibliothèque pour les objets 3D et les *realia*, mais elles ne semblent pas convenir à une antilope ou à une pierre. D'autre part, de nombreux autres genres de référence spécialisés bien développés existent déjà : atlas, dictionnaires biographiques, répertoires, encyclopédies, chronologies, manuels, etc. (Les ouvrages de référence ont eu dans l'ensemble moins de développement théorique que les bibliographies, mais voir Bates (1986) et Mann (2010)).

Si l'antilope est un document, alors des normes conçues pour décrire les spécimens biologiques telles que le Darwin Core pourraient servir de notice bibliographique. Dans ce cas, la notice de l'Antilope d'Amérique (*antilocapra americana*) dans l'*Encyclopedia of Life* à l'adresse <http://eol.org/pages/14483/overview> fournit un modèle attrayant.

De même, la notice d'un objet culturel dans un index géographique (par exemple, la pierre-chien) peut-elle être une notice bibliographique ? L'*Oxford Illustrated Literary Guide to Great Britain and Ireland* répertorie les lieux associés à des auteurs, des publications et des événements décrits dans des œuvres littéraires (Eagle 1981). Est-ce bibliographique ? Ça l'est, puisque cela fournit des informations concernant des livres. Mais c'est également biographique, car cela fournit des informations sur des personnes. Et c'est aussi géographique, historique et littéraire, ce qui indique que les bibliographies ne sont pas complètement séparables des autres genres de référence.

## Les affordances des ouvrages de référence

Nous avons déjà identifié six pouvoirs ou affordances des bibliographies. Quelles sont les affordances des dictionnaires, des encyclopédies, des dictionnaires biographiques, des chronologies et des autres genres de références ? On peut prendre divers exemples d'ouvrages de référence, tels qu'un annuaire biographique, un guide de terrain sur les animaux sauvages, un catalogue raisonné d'œuvres d'art ou une chronologie d'événements. Chacun de ces cas semble avoir les mêmes affordances que les bibliographies, ou pourrait les avoir si les notices étaient suffisamment détaillées.

- Révéler : Les descriptions sont utilisées pour vérifier et apprendre.
- Désambiguïsation : Les notices distinguent des objets similaires mais différents.
- Substitution : Les notices peuvent être utilisées comme alternative à l'original.



- Découverte : Les entrées et les index permettent la recherche et la sélection.
- Relations : Le référencement crée des relations, des réseaux.
- Analyses : Des analyses qualitatives et quantitatives peuvent être menées sur les notices et leurs relations.

## **L'organisation et la composition des ouvrages de référence**

Les différents genres d'ouvrages de référence sont généralement classés dans des endroits différents selon le sujet : biographie, géographie, histoire, etc. En outre, chaque genre est généralement organisé en interne en fonction de la terminologie du sujet. Les biographies sont normalement classées par noms de personnes ; les ouvrages géographiques par noms de lieu ; et les ouvrages historiques par date ou par période. Dans leur organisation externe en volumes rangés sur des étagères et dans leur organisation interne primaire, les genres d'ouvrages de référence sont très différents. Un genre ne peut pas être confondu avec un autre.

Les descriptions dans les ouvrages de référence sont cependant une toute autre histoire.

- Le titre principal d'un sujet dans un catalogue de bibliothèque est généralement une chose, un objet, mais il peut bien y avoir une composante géographique (subdivision) et une composante temporelle (subdivision chronologique). Parfois, cela concerne une personne.
- Un répertoire toponymique est généralement classé par nom de lieu, mais il existe également la notion de « quoi » : île, ville, lac, château ou autre. Le lieu est également indiqué par sa latitude et longitude. Et, selon les pratiques en vigueur, la période où ce nom est utilisé est également mentionnée, dans la mesure où les noms de lieux changent dans le temps. En fonction de la quantité de détails fournis, le nom d'une personne réputée du site peut être mentionné.
- Un dictionnaire biographique de type « Who's who » est organisé par noms de personnes. Mais l'entrée est composée d'une multiplicité d'événements impliquant des combinaisons d'actions, d'objets, de lieux, de dates et d'autres personnes.

On pourrait poursuivre en examinant d'autres exemples, mais la conclusion est claire. Tous les genres d'ouvrages de référence, quel que soit leur niveau de détails, sont composés des mêmes types d'ingrédients. Les compétences nécessaires pour bien utiliser une bibliothèque de références incluent de savoir rassembler ces éléments de détails.

Chaque entrée apporte une compréhension contextuelle supplémentaire ; et suivre le même sujet dans différents ouvrages de référence, en particulier de différents genres, élargit la gamme des exemples trouvés. Faciliter de telles connexions sur le Web est l'objectif visé par l'initiative du Web Sémantique. À titre d'exemple simple, un catalogue de bibliothèque peut montrer la littérature sur les phares, et un répertoire

toponymique peut indiquer l'emplacement exact des phares. Lier les deux facilite notre apprentissage.

Des genres différents s'appuient nécessairement, en fin de compte, sur le même réservoir de connaissances, bien que les différences de finalité et de conception des ouvrages de référence, en plus de la sélection et la distillation extrêmes des entrées rendent cette évidence moins visible. Cette unité fondamentale se révèle lorsque des divergences entre différents ouvrages de référence sont trouvées. Toute divergence est considérée comme une erreur qui doit être examinée.

## Résumé sur les ouvrages de référence

Les ouvrages de référence ont la même caractéristique fondamentale : être une liste organisée pour la consultation. Les ouvrages de référence sont généralement divisés par genre, mais ils ont les mêmes principes d'organisation (détails sur quoi, où, quand, comment, etc.), les mêmes pouvoirs (affordances) et, en fin de compte, ils s'appuient sur le même corpus de connaissances. Nous pouvons ajouter qu'ils sont évalués selon les mêmes critères : objet, portée, actualité, coût, autorité, objectivité, précision, fréquence, etc. Les bibliographies sont un type d'ouvrages de référence. La pratique bibliographique standard n'est actuellement pas suffisante pour décrire une antilope dans un zoo ou une pierre légendaire, mais les pratiques d'autres types d'ouvrages de référence le sont ou pourraient le devenir.

## Bilan général

Il est important de souligner que notre problématique n'est pas de savoir comment communiquer ou informer, mais d'être informé. Un des enjeux est passer de la perspective de communication à celle de l'apprentissage. Un autre enjeu est de mettre l'accent sur le lecteur, et non plus sur l'auteur. Nous présumons d'une distinction entre preuves (choses) et construction du sens (processus). Cela permet de prendre en compte toute forme de preuve qu'un individu considère comme signifiante.

Une caractéristique des objets d'intérêt est qu'ils peuvent être discutés en utilisant une description et des exemples, mais les définitions sont souvent insatisfaisantes. Les définitions impliquent l'inclusion et l'exclusion. Cela ne fonctionne pas bien dans les domaines subjectifs et culturels, car les caractéristiques ne sont généralement pas claires et il existe généralement un continuum entre les variétés, et non des frontières. Il s'agit d'un paysage varié plutôt qu'un archipel d'îles.

La compréhension implique un récit, une explication comprise par quelqu'un. En mettant l'accent sur le récit, il n'est pas nécessaire de mettre l'accent sur le texte. Et compte tenu de l'acceptation du récit associé aux objets, ils peuvent prendre leur place dans l'activité cognitive.

La bibliographie est intrinsèquement historique, constructive et interprétative. Elle est également philosophique, dans le sens où cela concerne le savoir. Tous les autres ouvrages de référence partagent ces attributs. Les bibliographies sont des ouvrages de référence. On peut donc

s'attendre à une compréhension plus complète de ce domaine en se référant à la théorisation collective des ouvrages de référence plutôt qu'en se limitant à celle des bibliographies.

## Conclusions et terminologie

Nos réflexions aboutissent aux conclusions suivantes :

- Nous pouvons valablement utiliser le terme *document* pour indiquer tout objet considéré comme signifiant.
- Les livres imprimés sont un type de document.
- Nous pouvons nous concentrer sur la distinction entre l'examen des livres en tant qu'objets (bibliographie matérielle) et des livres en tant que preuves de (ou pour) l'érudition (bibliographie intellectuelle).
- Si nous voulons être informés, la position par défaut doit être l'accès à toutes les formes de preuves. Il n'y a pas de raison a priori d'exclure des types ou des formes de preuves spécifiques.
- Tous les ouvrages de référence, y compris les bibliographies, peuvent être traités comme un univers unique, à moins qu'il y ait une raison de se spécialiser.

## Terminologie

Étant donné notre préférence pour le terme *document*, nous devrions envisager d'éviter l'utilisation du mot *bibliographie* et lui préférer *documenter* et *documentation*. Cependant, *bibliographie* a plusieurs sens. En ce qui concerne les trois aspects principaux de la bibliographie selon Georg Schneider (la bibliographie par matière, la représentation des connaissances et des preuves, et l'élaboration et l'utilisation de listes), ils pourraient devenir *documentation* et *documentographie* (terme utilisé par Malclès et Pagès). L'étude des livres eux-mêmes pourrait bien s'appeler *bibliologie*, comme plusieurs bibliographes l'ont suggéré.

Mais les changements de terminologie se voient opposer une grande résistance, et il est plus probable que *bibliographie* continue à être utilisé à la fois comme synonyme de *documentation*, pour la documentation des « notices graphiques » et pour les documents imprimés uniquement (parallèlement à la filmographie, à la discographie, etc.) et aussi pour désigner l'étude matérielle du livre. Peut-être que cette multiplicité des sens du mot n'a pas beaucoup d'importance si nous parvenons à éviter de confondre les mots et les choses.

## Pour finir

Qu'allons-nous faire de la pierre-chien et de l'antilope ? En ce qui concerne la trinité de Schneider, quand on considère l'étude des livres eux-mêmes (bibliologie), la pierre-chien et l'antilope ne sont pas pertinents et seraient des anomalies si elles étaient incluses. En ce qui

concerne la fabrication et l'utilisation de listes bibliographiques, la pierre-chien et l'antilope ne semblent pas pertinentes. Mais lorsqu'il s'agit de bibliographie par sujet (bibliographie intellectuelle) et de représentation des preuves, c'est la limitation aux documents imprimés qui devient une anomalie.

Nous avons commencé par les premiers mots de l'essai de Paul Otlet, « Un peu de bibliographie » et nous pouvons terminer avec ses derniers mots :

*Telles sont quelques-unes des idées venues à notre esprit quand, après enquête, nous avons réfléchi sur ce que pouvaient être la Bibliographie et le travail collectif pour l'avancement des Sciences sociales (1892, 271).*

## Références bibliographiques

Balsamo, L. 1990. *Bibliography: history of a tradition*. Berkeley, Calif.: B.M. Rosenthal.

Bates, M. J. 1986. What is a reference book? A theoretical and empirical analysis. *RQ* 26: 37-57. Reprinted in Bates, M. J. 2016. *Information searching theory and practice: Volume II of the selected works*. Berkeley, CA: Ketchikan Press, 315-347.

Ben-Yehuda, N. 1995. *The Masada myth: collective memory and mythmaking in Israel*. Madison, WI: University of Wisconsin Press.

Blum, R. 1980. *Bibliographia: An inquiry into its definition and designations*. Chicago: American Library Association; Folkstone: Dawson.

Briet, S. 1951. *Qu'est-ce que la documentation ?* Paris, Éditions documentaires, industrielles et techniques.

Briet, S. 2006. *What is documentation? : English translation*. Lanham, Md. : Scarecrow Press.

Buckland, M. K. 1997. What is a 'document'? *Journal of the American Society for Information Science* 48, no. 9 (Sept 1997): 804-809. <http://people.ischool.berkeley.edu/~buckland/whatdoc.html> Visited June 14, 2018.

Buckland, M. K. 2011. Data management as bibliography. *Bulletin of the American Society for Information Science and Technology* 37 no. 6 (Aug-Sep 2011): 34-37. <https://escholarship.org/uc/item/30w017cq> Visited June 14, 2018.

Buckland, M. K. 2017a. Before the antelope: Robert Pagès on documents. *Proceedings from the Document Academy* 4 (2), Article 6. 2017. <http://ideaexchange.uakron.edu/docam/vol4/iss2/6> Visited June 14, 2018.

Buckland, M. K. 2017b. *Information and society*. Cambridge, MA: MIT Press.

Buckland, M. K. 2017c. Library technology in the next twenty years *Library Hi Tech* 35, no 1: 5-10.  
<http://escholarship.org/uc/item/9gs9p655>

Buckland, M. K. 2018. *The expansion of bibliography*.  
 Video. <https://www.youtube.com/watch?v=BeAL4rnct5Q>

Burke, C. B. 2014. *Information and intrigue: from index cards to Dewey decimals to Alger Hiss*. Cambridge, MA: MIT Press. + Bull ASIST

Copinger, W. A. 1893. [Inaugural address to the Bibliographical Society, Nov 21, 1892]: *Transactions of the Bibliographical Society* 1: 31-59.

Ditto, P. H. & D. F. Lopez. 1992. Motivated skepticism: Use of differential decision criteria for preferred and nonpreferred conclusions. *Journal of personality and social psychology* 63: 568-584.

Eagle, D. 1981. *The Oxford illustrated literary guide to Great Britain and Ireland*. Oxford: Oxford University Press, 1981

*Encyclopédie, ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*. [Ed. D. Diderot & J. d'Alembert]. Geneva: Briasson, 1754-1772. <http://enccre.academie-sciences.fr/encyclopedie/article/v2-1175-0/> Visited June 15, 2018.

Febvre, L. 1953. *Combats pour l'histoire*. Paris, A. Colin

Febvre, L. 1934. De 1892 à 1933. Examen de conscience d'une histoire et d'un historien. *Revue de synthèse* 7. n 2 (juin 1934): 93-106.

Febvre, L. 1973. *A new kind of history*. London: Routledge & Kegan Paul.

Freer, P. 1954. *Bibliography and modern book production*. Johannesburg: Witwatersrand UP.

Frohmann, B. P. 2009. Revisiting 'What is a document?' *Journal of Documentation* 65, no 2:291-303.

Frohmann, B. P. 2012. The documentality of Mme Briet's antelope. 173-182 in: *Communication matters: materialist approaches to media, mobility, and networks*. Ed. by J. Packer & S. B. Crofts Wiley. London: Wiley.

Furner, J. 2016. "Data": The data. 287-306 In: *Information cultures in the digital age: a Festschrift in honor of Rafael Capurro / Matthew Kelly, Jared Bielby* (Eds.). Wiesbaden: Springer. <http://www.jonathanfurner.info/wp-content/uploads/2016/12/Furner-Final-Proof-18.4.16.pdf> Visited June 14, 2018.

- Greneresen, G., K. Kemi, & S. Nilsen. 2106. Landscapes as documents: The relationship between traditional Sámi terminology and the concepts of document and documentation. *Journal of Documentation*72 (6): 1181-1196.
- Lamizet, B. & A. Selem. *Dictionnaire encyclopédique des sciences de l'information et de la documentation*. Paris: Ellipses, 1997. p. 200:
- Loewenstein, G. 2006 The pleasure and pain of information. *Science*312 (5 May 2006): 704-706.
- Malclès, L. N. 1950. *les source du travail bibliographique*. Genève: Droz.
- Mann, T. 2010. Reference and information genres. *Encyclopedia of library and information sciences*. Boca Raton, FL: CRC Press, 6: 4470-4480.
- McArthur, T. 1985. *Worlds of Reference: lexicography, learning and language from the clay tablet to the computer*. Cambridge, UK: Cambridge UP.
- McKenzie, D. F. 1999. *Bibliography and the sociology of texts*. Cambridge, UK: Cambridge U.P.
- Michener, J. 1992. *The World is My Home*. New York: Random House.
- Mparntwe Sacred Sites* [Video]. 2004. CAAMA Productions. <https://aso.gov.au/titles/documentaries/mparntwe-sacred-sites/clip3/> visited May 27, 2018.
- Nestler, F. 2005. *Einführung in die Bibliographie / auf der Grundlage des Werkes von Georg Schneider völlig neu bearbeitet*. Stuttgart: Hiersemann.
- Otlet, P. 1891-92. Un peu de bibliographie. *Palais, Organe des Conférences du jeune barreau de Belgique* 1891-1892: 254-271.
- Otlet, P. 1990. *International Organisation and Dissemination of Knowledge. Selected Essays*. Ed. and transl. by W.Boyd Rayward. Amsterdam: Elsevier, 1990. <http://hdl.handle.net/2142/4004> Visited June 14, 2018.
- Pagès, R. 1948. Transformations documentaires et milieu culturel (Essai de documentologie). *Review of documentation* 15, fasc. 3: 53-64.
- Pagès, R. 1962. *Itinéraire du seul; essai*. Paris, R. Laffont
- Pagès, R. 1964. *L'exigence, roman*. Paris, R. Laffont.
- Sahut, G. & A. Tricot. 2017. Wikipedia: An opportunity to rethink the links between sources' credibility, trust, and authority. *First Monday*22, no 11 (6 Nov

2017). <http://firstmonday.org/ojs/index.php/fm/article/view/7108/6555> visited June 10, 2018.

Tricot, A., G. Sahut & J Lemarié. 2016. *Le document: Communication et mémoire*. Louvain-le-Neuve, Belgium: deBoeck Supérieur – ADBS.

Varet, G. 1956. *Histoire et savoir: Introduction théorique à la bibliographie. Les champs articulés de la bibliographie*. Paris: Les Belles Lettres.

Wilson, P. 1960. *On interpretation and understanding*. Ph.D thesis, University of California, Berkeley.

Wilson, P. 1968. *Two kinds of power: An essay on bibliographical control*

Wilson, P. 1983. *Second-hand knowledge: an inquiry into cognitive authority*. Westport, CT: Greenwood Press.

# L'EXPANSION DE LA BIBLIOGRAPHIE PAR MICHAEL K. BUCKLAND

<https://dlis.hypotheses.org/2457>



[michaelbuckland](#)

[More Posts](#)

BIBLIOGRAPHIE

DOCUMENT

DOCUMENTATION

GEORG SCHNEIDER

PAUL OTLET

ROBERT PAGÈS

SUZANNE BRIET

TERMINOLOGIE

---